L'éloge de Pierre Chirac par Fontenelle *

par Jean-Jacques PEUMERY **

Pierre Chirac (1650-1732)
(Photo Bibliothèque interuniversitaire de Médecine - Paris)

Bernard Le Bovier de Fontenelle, homme de lettres français, fit paraître ses "*Eloges*" des Académiciens des sciences, morts entre 1699 et 1740, dans lequels il se révèle un excellent portraitiste. Pierre Chirac, qui fut le Premier médecin de Louis XV, y tient une place digne du savant qu'il était. Fontenelle naquit en 1657 ; Chirac était son aîné de sept ans, et lorsqu'il mourut, en 1632, Fontenelle avait soixante-quinze ans. Ce dernier s'éteignit en 1757, à l'âge de cent ans, remarquable performance de longévité pour l'époque. Chirac et Fontenelle étaient donc contemporains l'un de l'autre ; et, comme "toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte", on peut dire que l'éloge de Chirac par Fontenelle constitue un document sur lequel on peut s'appuyer (1).

Pierre Chirac naquit en 1650 à Conques en Rouergue, de Jean Chirac et de Marie Rivet, bourgeois de cette petite ville, et dont la fortune était très modeste. Fils unique, il décida, après avoir terminé ses études, d'entrer dans la prêtrise, ce qui lui paraissait une ressource presque nécessaire. C'est en étudiant la théologie qu'il découvrit la philosophie de Descartes ; celle-ci venait de pénétrer dans le Rouergue. Quand il se sentit bien imprégné de cartésianis-

---

* Comité de lecture du 25 avril 1998 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Résidence Jean de Vienne, 392 avenue Maréchal de Lattre de Tassigny, 62100 Calais.

me, il quitta son village natal et se rendit à Montpellier, où cette philosophie, naissante également, commençait à occuper les esprits. Accoutumé à la science et au mérite, il fut bientôt connu dans cette ville.

Le Chancelier et Juge de l'Université de Montpellier, Michel Chicoineau, ayant remarqué ses talents de physicien, le prit chez lui, en 1678, pour être le précepteur de deux de ses fils qu'il destinait à la médecine. Le Chancelier fut si satisfait du maître qu'il avait donné à ses enfants qu'il songea à ce qui pouvait lui convenir le mieux ; il lui fit abandonner la soutane, ne lui trouvant pas une vocation assez solide ; mais, le jugeant très fort en physique, il l'encouragea à profiter de ces acquis pour embrasser la profession de médecin.

Devenu membre de la Faculté de Montpellier en 1682, Pierre Chirac y enseigna, cinq ans plus tard, les différentes parties de la médecine. Ses leçons avaient beaucoup de succès ; on se les transmettait des uns aux autres ; on recueillait avec la même ferveur les discours qui en étaient l'explication, et on les rassemblait de façon à en faire un "tout", tant on était animé du désir d'une grande instruction.

Outre ses leçons publiques, Chirac donnait chez lui des cours particuliers. Les étrangers y accouraient en foule, et la ville de Montpellier se peuplait grâce à lui d'habitants nouveaux.

Quand il fut riche de théorie, il se mit à la pratique. Charles Barbeyrac, l'un des praticiens les plus éminents de la ville, le prit sous sa protection et devint son guide et son modèle.

En 1692, le maréchal de Noailles, avec l'avis favorable de Barbeyrac, lui donna la charge de médecin de l'armée du Roussillon. Chirac fut au siège de Rosas, en 1693. C'est alors qu'une épidémie de dysenterie se déclara dans l'armée. Le ministre de la guerre lui envoya de Paris de l'ipécacuanha, qui était un remède nouveau, connu sous le nom de "remède du Médecin hollandais" (Adrian Helvetius). Quel que fût le mode d'administration du produit, Chirac n'en put tirer aucun effet ; aussi lui préféra-t-il "le lait coupé avec la lessive de sarment de vigne", grâce à quoi "il eut le plaisir de voir presque tous ses malades guéris".

Quelques mois plus tard, il y eut à Rochefort une autre maladie épidémique, appelée "mal de Siam" (fièvre jaune), beaucoup plus cruelle que la dysenterie, et nouvelle sous nos climats. Bégon, intendant de cette ville, demanda au roi l'intervention de Chirac, déjà célèbre pour les cas extraordinaires. Chirac eut recours à l'ouverture des cadavres, "pour voir le mal dans ses sources", et fit peut-être cinq cents autopsies ; il comprit le danger qu'il courait lui-même en opérant ainsi, et il composa un mémoire sur la manière dont il voulait être traité au cas où il serait atteint de la maladie. Chirac contracta l'affection, fut traité selon ses ordres et fut guéri. Il lui resta seulement "une jaunisse", et la convalescence fut très longue.

La pathologie change au cours des ans. Et l'on peut s'étonner aujourd'hui qu'une épidémie de fièvre jaune ait fait son apparition à Rochefort-sur-mer.

Durant son séjour à Rochefort, Chirac traita beaucoup de "petites véroles" ; ceux qui en mouraient avaient presque tous une "inflammation du cerveau". Pour la prévenir, Chirac pensa qu'il faudrait les saigner au pied pour faire une "révulsion" du sang vers le bas. Cette méthode souleva des protestations parmi les médecins et le public ; il

s'ensuivit même une vraie polémique. Malgré les clameurs qui s'élevaient de toutes parts, Chirac soutint sa pratique : ses malades guérissaient, d'autres - en plus grand nombre - mouraient... Le procédé était-il justifié ?

Selon Fontenelle, il y a deux qualités de médecins : il y a ceux "qui portent l'art tel qu'ils le trouvent jusqu'où il peut aller" ; il y en a d'autres "qui le portent plus loin qu'il n'allait". Ainsi Jean-Baptiste Silva, si bon juge en cette matière, et ne souffrant pas d'usurpateur dans cette dernière catégorie, déclara-t-il "qu'il appartenait à Chirac d'être législateur".

Entièrement remis de sa "maladie de Rochefort", Chirac reprit ses anciennes fonctions de professeur de médecine à Montpellier. Là, il y eut deux contestations qui allèrent en Justice : l'une avec Raymond Vieussens, professeur à Montpellier, à propos de la découverte de "l'acide du sang" ; l'autre avec Sorazzi, médecin italien, au sujet de la "structure des cheveux". Sinon, le renom de Chirac ne cessait de croître de jour en jour : on venait le voir des provinces voisines ; on l'appelait en consultation pour les cas difficiles, et sa réputation contribuait beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706, le duc d'Orléans partit pour l'Italie commander l'armée française. Il laissait son Premier médecin à Paris ; mais, comme il lui en fallait un auprès de sa personne, le comte de Nocé, qui avait bien connu Chirac à Montpellier, le proposa, pour son zèle, à ce prince à qui il était réellement attaché. L'opinion publique parlait comme lui : le choix fut fait et eut les conséquences les plus heureuses. Au siège de Turin, le duc fut blessé au poignet, et était sur le point de perdre un bras. Chirac eut l'idée de lui mettre le bras dans des eaux de Balaruc qu'on avait fait venir. Ce remède si simple, auquel jamais personne n'aurait pensé, produisit une parfaite et prompte guérison - "presque miraculeuse". Chirac en profita pour écrire un ouvrage "sur les plaies", dont la "grande négligence de style" était pardonnée par "la solidité et l'abondance de l'érudition".

L'année suivante, le duc d'Orléans partit pour l'Espagne, en emmenant avec lui son médecin Pierre Chirac. La grande réputation qu'il y acquit l'obligea à y demeurer quelque temps après la fin de la campagne.

Rentré d'Italie et d'Espagne, Chirac vint à Paris. Le duc d'Orléans, qui avait Guillaume Homberg pour Premier médecin, voulait le renvoyer à Montpellier, estimant qu'aucune autre place que celle-là n'était digne de lui. Le duc lui aurait donné toutes les récompenses dues à ses services ; mais il craignait surtout que Chirac fût mal vu à Paris, en raison de son mérite, et notamment à la Cour : "qui n'avait pas été consultée sur ce choix". Chirac avait compris, cependant, les avantages de Paris ; il parvint à y rester en achetant le droit d'exercer la médecine par une des charges de la Maison du prince.

Il est certain qu'il lui manquait beaucoup de choses pour exercer dans la capitale. Il parlait peu, ou alors sèchement ; il ne donnait pas d'explications aux malades ; il leur faisait trop comprendre qu'il y avait "de la fantaisie et de la vision" dans leurs maux ; il ne faisait pas de "sentiment", ce qui choquait principalement les femmes. Ses décisions étaient laconiques ; il n'était guère consolant et gardait toujours le même ton pour annoncer les événements les plus opposés. Enfin et surtout, il apportait des techniques nouvelles, qui n'étaient pas toujours couronnées de succès.

Malgré tout, à peine fut-il établi à Paris qu'il connut une vogue étonnante. Sa rue était encombrée par une quantité de carrosses qui lui arrivaient de toutes parts. Il faut croire que la nouveauté y était pour quelque chose, puisque Paris était le lieu de la scène ; mais il fallait qu'il eût de "grandes et rares qualités" pour y réussir ainsi. Il avait, en effet, ce qu'on appelle "le coup d'oeil", d'une justesse et d'une promptitude remarquables. C'était une espèce d'inspiration par laquelle il formait le plan de la cure, qu'il suivait et dont il n'aurait pu s'écarter "sans agir contre les lumières qui le frappaient si vivement". Les malades avaient d'autant plus confiance en lui qu'ils se sentaient soutenus par une main plus ferme ; et ils savaient que si les occasions se présentaient, il hasarderait volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il tentait un de ces "coups hardis", qui lui étaient particuliers, et que le malade était important, il avait conscience de sa responsabilité, sachant que s'il était "fâcheux" les "cris d'une famille puissante" soulèveraient aussitôt le public contre lui. Mais il voulait, à n'importe quel prix, avoir tout fait pour le mieux.

En 1715, à la mort de Guillaume Homberg, le duc d'Orléans, devenu Régent du Royaume (sitôt après la mort de Louis XIV), le choisit pour être son Premier médecin, choix qui lui donnait un nouvel éclat et n'aurait pu qu'augmenter sa grande pratique à Paris, si celle-ci n'avait été déjà réalisée.

L'année suivante, Chirac entrait à l'Académie, en qualité d'associé libre. Lui aurait-on reproché d'avoir joui des privilèges de ce titre ? En 1718, il succédait à Guy-Crescent Fagon à la surintendance du Jardin du roi.

En 1720, Marseille fut attaquée d'une maladie, d'abord inconnue, mais qui dès son apparition fit de grands ravages. Chirac se proposa au Régent pour y aller ; mais son offre fut refusée, le duc d'Orléans présenta à sa place François Chicoineau et François Verny, célèbres médecins de Montpellier, dont il garantissait "le savoir, le zèle et l'intrépidité". Les ordres pour leur départ furent donnés par Son Altesse royale. François Chicoineau était celui dont il avait été le précepteur, et, de plus, c'était son gendre, car la fille unique du "précepteur", Marie Chirac, était devenue un assez bon parti pour épouser le "disciple". Il était juste que la maison par où il avait commencé sa fortune, et qui lui avait ouvert la route, en profitât.

Arrivés à Marseille, Chicoineau et Verny trouvèrent la peste, avec toute la désolation, toute la consternation et toutes les horreurs qu'elle traînait derrière elle.

La ville n'était plus habitée que par des cadavres qui jonchaient les rues, ou par des mourants qui n'avaient pas eu la force de fuir. Plus de provisions, plus de vivres, plus d'argent. Chirac se fit, pour ainsi dire, le généraliste de Marseille, par le soin assidu et les secours de toute espèce qu'il obtint pour elle, grâce au Régent et à "toutes les lumières" dont il fortifiait celles des "habiles gens" qu'on y avait envoyés. Chirac procura encore à cette malheureuse ville quatre médecins de Montpellier, et ses amis, parmi lesquels était Boyer qui, par la suite, exerça avec succès à Paris. Ils rassuraient la population par la hardiesse avec laquelle ils abordaient les malades, et par l'impunité de cette hardiesse toujours heureuse. Sans doute partageaient-ils le sentiment de Chirac sur cette question : "la peste ne se communique pas par contagion". Opinion paradoxale qui ne pouvait être ni plus dangereuse ni plus funeste aux populations que l'opinion commune. (Chirac faisait, en effet, de la peste une maladie psychosomatique, erreur grossière, certes, mais excusable compte tenu de l'absence totale de connaissance bactériologique à cette époque).

Pierre Chirac avait conçu un projet qui aurait pu contribuer à l'avancement de la médecine. Chaque médecin a son savoir personnel qu'il garde pour lui ; il s'est fait "par ses observations et par ses réflexions" certains principes qui n'éclairent que lui. Un autre s'en fera de tout différents qui le dirigeront vers une conduite opposée. Non seulement les médecins particuliers, mais aussi les Facultés de médecine semblent se faire "un honneur et un plaisir" de ne pas s'accorder. Les observations d'un pays sont ordinairement perdues pour un autre. On ne profite pas à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun se renferme chez soi, sans songer à former une Société. L'histoire d'une maladie qui a régné dans un lieu ne sortira jamais de ce lieu, car personne ne la fera sortir. Chirac voulait établir plus de communications de lumières, plus d'uniformité dans les principes. Vingt-quatre médecins de la Faculté de Paris, triés sur le volet, auraient composé une Académie qui serait entrée en correspondance avec les médecins de tous les hôpitaux de France, et même des pays étrangers. Par exemple, pour les pleurésies, l'Académie aurait demandé à ses correspondants d'examiner les malades dans tous les détails, et de bien étudier l'effet des remèdes. On aurait pu ainsi rassembler toutes ces relations en des espèces d'"aphorismes", qui auraient servi à des comparaisons avec d'autres cas de pleurésie ; cela aurait permis de voir quels changements il fallait apporter au "premier résultat" . On serait ainsi arrivé "à des règles pour les traiter, aussi sûres qu'il soit possible". Le duc d'Orléans avait approuvé le projet, et y avait fait entrer le roi ; mais Louis XIV mourut lorsque tout était prêt.

Par la mort de Louis XIV, Chirac perdait un maître et un protecteur, mais il restait attaché à son "auguste Maison" ; il quitta la Cour, et se consacra à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un aussi grand médecin. On lui donna la première place dans sa profession, et les plus illustres de ses confrères y consentirent. Il dominait dans les consultations, comme l'aurait fait Hippocrate, et son autorité seule suffisait.

En 1728, il obtint de Louis XV des lettres de noblesse ; et, en 1730, il reçut le plus grand honneur auquel il put prétendre : la charge de Premier médecin du roi, vacante par la mort de Jean-Baptiste Dodart. Tous les Français "zélés" pour les jours de leur souverain donnèrent leur avis favorable et "pour une fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire".

Il attira à la Cour son gendre François Chicoineau, déjà réputé pour sa "grande capacité en médecine", et le roi en fit le médecin des Enfants de France.

La nouvelle autorité de Chirac réveilla en lui l'idée de son Académie de médecine. Les fonds nécessaires étaient déjà réglés et assurés ; mais quand le projet fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. La Faculté n'appréciait pas que vingt-quatre médecins composassent une "petite troupe choisie" qui aurait été trop fière de cette distinction. Et puis les médecins, même les plus éminents, pouvaient-ils se charger "d'occupations nouvelles" ? En un mot, comme il était aisé de contredire, on contredisait, et avec force ; et le Premier médecin, trop engagé d'honneur pour reculer, mais restant persuadé de l'utilité de son projet, finit par tomber dans l'incertitude de la conduite à tenir devant un Corps si respectable. La douceur et la vigueur sont également dangereuses, et il allait se déterminer pour le parti de la vigueur, lorsqu'il mourut le 1er mars 1732, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait fixé lui-même, pour pousser jusqu'au bout la "science du pronostic", la date approximative de sa mort.

Pierre Chirac a laissé une fortune considérable. Il a légué, par son testament, à l'Université de Montpellier, la somme de trente mille livres, afin que soient créées deux chaires pour deux professeurs : l'une pour des leçons d'anatomie comparée ; l'autre destinée à l'explication de l'ouvrage de Borelli, le *"De Motu Animalium"*, traitant de la iatro-mécanique.

On peut juger par là combien il estimait l'anatomie ; il allait même jusqu'à la chirurgie, et entrait dans tous les détails de cet art, dont généralement les médecins ne s'inquiètent pas. Il avait obtenu, en 1726, l'établissement de six places de "médecins-chirurgiens", entretenus par le roi, qui auraient été reçus gratuitement à la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exercent la chirurgie à l'hôpital de cette ville. Mais ce dessein fut arrêté par des incidents étrangers, et le préjugé contraire à la réunion de ces deux professions demeura dans toute sa force. Chirac l'attaqua toujours par sa conduite ; il ne manquait pas d'opérer de sa main des malades pauvres, sans secours, ou avec de mauvais secours. Aussi les plus habiles chirurgiens de Paris l'appelaient-ils dans les grandes occasions , ravis d'avoir un témoin et un juge, qui se faisait un honneur d'être un des leurs. C'est à Chirac que l'on doit La Peyronie qui, à la veille de prendre ses degrés de docteur en médecine à Montpellier, fut déterminé par lui à se destiner à la chirurgie... "Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriverait à son ami , et il eut le plaisir de la voir accomplie".

Tel est l' *"Eloge"* de Pierre Chirac par Fontenelle. Des travaux modernes ont apporté d'autres précisions sur sa vie, ses écrits, ses idées (2).

Sa naissance en 1650 serait erronée. Son acte de baptême prouverait qu'il vint au monde au mois de juillet 1648, à Conques, dans l'actuel département de l'Aveyron. Il reçut une instruction de base à Rodez, avant de se rendre à Montpellier. Il fut placé chez l'apothicaire Jean Carquet, comme précepteur de son fils Isaac, puis se fit remarquer par le chancelier Michel Chicoyneau. Il fut reçu docteur de l'Université de médecine de Montpellier, le 2 septembre 1683. Il obtint la survivance de la chaire de Jérôme Tenque, grâce au chancelier, en 1687. C'est après avoir confié la succession de son professorat à Jean Astruc, en 1715, qu'il quitta définitivement Montpellier pour gagner Paris, où il devait gravir les degrés de la fortune. Il mourut à Marly, le 1er mars 1732 (certains auteurs parlent du 11 mars), après avoir légué sa charge à François Chicoyneau, devenu son gendre le 12 janvier 1712. Pierre Chirac avait épousé à Montpellier, le 11 juillet 1686, Claire Issert, dont il n'eut qu'une fille, Marie.

Pierre Chirac a laissé quelques ouvrages d'inégale valeur. Nous citerons seulement ses *"Observations générales sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux et la manière de les traiter"* (1724), où il touche à la médecine tropicale.

Chirac s'attacha à l'idée d'une Académie de médecine, et il l'aurait réalisée si la mort n'avait mis un terme à son activité ; il a néanmoins préparé la voie à la fondation de l'Académie royale de médecine, qui vit le jour, sous Louis XVIII, en 1820. Chirac a pressenti les progrès que la chirurgie allait connaître, en créant, en 1728, à l'Ecole de Montpellier, un doctorat "mention chirurgie" qui connut son plein succès à la fin de l'Ancien Régime. Il a tenté par tous les moyens de réunir la médecine et la chirurgie sous le même toit universitaire... C'est un précurseur de la médecine moderne.

BIBLIOGRAPHIE

(1) FONTENELLE (M. de). - "Eloges des Académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an 1699" - 2 tomes - Paris, chez les Libraires associés, 1766. - Tome II, "Eloge de M. Chirac", p. 448-466.

(2) DULIEU (Louis). - Pierre Chirac. Sa vie, ses écrits, ses idées. *"Montpellier médical"*. 3e série. Tome LI, n° 8. 1957 - p. 767-778.
DULIEU (Louis). - Pierre Chirac (1648-1732), in : *La Médecine à Montpellier du XIIe au XXe siècle*. Paris, Hervas, 1990, p. 172.

SUMMARY

Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757) in the "Eloges des Académiciens des Sciences" who died between 1699 and 1740, allowed to Pierre Chirac - Louis XV Chief Doctor - a worthy scientific place.

Born at Conques, in the Rouergue country (Aveyron), in 1650, Chirac purposed to enter the priesthood when, settling in Montpellier, he was spotted by the Chancellor and Judge of Montpellier University, Michel Chicoyneau, in 1678, who encouraged him to take up medicine studies. Became a Montpellier Faculty member in 1682, Chirac will teach, here, medicine, five years after ; he got great success. Then he started practising, and, in 1692, the Maréchal de Noailles appointed him in the Roussillon Army Health Service as a Doctor. In 1693, he had to fight against a dysentery epidemic and later, at Rochefort, against the "Mal de Siam" (Yellow fever) which infected him but, nevertheless, he was cured.

In 1706, the Duc d'Orléans promoted him his private doctor and attached him to go to Italy and Spain. Coming back to France, Chirac went to Paris and remained here till his death. In 1715, the Duc d'Orléans became Régent and selected him for Principal Doctor. In 1718, he succeeded to Guy Crescent Fagon as "Jardin du Roy" Superintendant. In 1720, he was called in Marseille where a pleague epidemic was raging.

In the funeral oration, Fontenelle was very insistent about the fact that Pierre Chirac endeavoured to set up a Medicine Academy. Unfortunately, his death (March the 1th 1732) kept him from succeeding in such a way.

In 1728, the King (Louis XV) delivered him the "Lettres Patentes" which gave access to nobility and, in 1730,he was promoted "King's Principal Doctor". During all his life, he proceeded to link medicine with surgery, a brilliant task which would gave him some celebrity.

Pierre Chirac married Claire Issert (1666) whose he got one daughter, Marie, who became the Chancelor's son (François Chicoyneau) wife.